

Pour que le déconfinement ne soit pas une simple régression au temps dit d'« avant ».

Olivier Douville (Psychanalyste, Membre de l'Association Française des anthropologues, Directeur de publication de Psychologie Clinique, E.P.S. de Ville Evrard -93)

ACTE 1

Naguère

Samedi 14 mars 2020, nous voilà C.O.N.F.I.N.E.S, plus tard nous serons masqués.

La nouvelle tombe rudement.

Au plus haut sommet de l'État, le mot « guerre » est diffusé à grand bruit, un tel mot ne porte pas à la confiance, il fige et intime, il est viral. J'allais ce soir à la Comédie Française avec une chère amie et son fils, las !, les réunions de plus de cent personnes ayant été interdites, il ne nous reste plus qu'à nous précipiter dans un restaurant, c'est le peu de liberté qui nous est concédé, demain notre vie ne connaîtra plus de bistrot, plus de cinéma, plus de musée.

Être confinés, c'est se retrouver dans un moment trop réel et inimaginable et dont nous apprendrons assez vite qu'il dépassera les bornes d'une simple parenthèse. Pris dans un suspens, dans une désertification de nos habitudes, nous voici bouclés à demeure, ce qui risque de rendre tout le monde tant soit peu « demeuré ».

Mais, du coup, souvenir de nos escapades, de nos habitudes de consommation, de nos menus plaisirs sociaux et entreprises oblige, nos angoisses et nos impatiences sont cauteleusement récupérées par des tendances d'ordinaire peu avouables au repli, à la solitude, à l'a-socialité, autant de traits de caractères réfractaires aux impératifs massifs de convivialité et qui usent des circonstances pour se faire mousser comme des vertus civiques.

ACTE 2

L'hôpital

Bon, mais les patients ? Ceux que je reçois, ceux aussi que je rencontre dans l'hôpital spécialisé (psychiatrique) où je travaille encore. Parlons d'abord de ce redoutable asile, bien patiné en âge, élargi par les politiques de secteur et, depuis quelques années, garni de la rallonge qu'apportent les quelques équipes « psychiatrie et précarité ». Si le télétravail est de mise, au point de passer pour la valeur refuge, il ne saurait trop se généraliser. Il y a toujours des urgences, des

patients très régressés, etc. Des clivages farouches apparaissent entre soignants et que la peur de la contamination rend tranchants. Le vocabulaire guerrier infecte les médiations institutionnelles. Ceux qui ne viennent plus faire leur besogne dans les locaux hospitaliers et travaillent chez eux, par téléphone, seraient-ils des lâches, des « planqués de l'arrière » alors que les braves et vaillants qui franchissent le seuil de l'hôpital se voient hissés au rang de bons soldats et de héros du jour ? Les psychologues patinent. Le manque de protection, c'est-à-dire la pénurie de masque et de gel angouisse, à juste titre, mais fait aussi parler ou écrire en dehors de toute raison. Des Cassandre de circonstance prédisent que l'hôpital sera un charnier, l'écrivent et le publient, avec des emphases et des accusations qui les exaspèrent et les isolent, ils ont aujourd'hui retrouvé retrouveront leurs habitudes professionnelles en nos locaux protégés par l'admirable amnésie de nos institutions une fois un peu de vie normale revenue.

Quant aux patients, ils ne souffrent pas tous du confinement. S'ils viennent par petites touches dans nos dispensaires, autant pour parler que pour vérifier que la vie continue pour nous aussi, leurs paroles ne transpirent pas l'effarement ou l'accablement. On a plus le sentiment que les grands phobiques se voient confortés dans leur narcissisme par cela que leur phobie du toucher a subi une transmutation, l'opacité du trouble s'est décantée et leur phobie acquiert, en de telles circonstances, la luminosité du geste sage et méthodique.

Pas davantage ne vis-je de grands mélancoliques s'identifier à la Covid-19. L'ambiance d'une catastrophe possible et annoncée s'accordait pourtant assez avec leur propre « Stimmung ».

Mais, au moment où j'écris ces lignes, d'un seul jet, je sais aussi que si les forces de résilience, comme on le dit, ont pu préserver des havres de paix et dissuader certaines dispositions à la paranoïa ou à la mélancolie à faire tout un avec le ravage ou la catastrophe, je sais tout autant que la situation désolante de la psychiatrie a révélé, à qui en aurait encore le besoin, l'état d'effondrement matériel et culturel de la médecine en son ensemble, médecine dont la psychiatrie sert de parent pauvre.

ACTE 3

Confinement : une privation ?

En haut lieu, on temporise, la télé du soir vomit son lot de chiffres, on passe des taux de la Bourse qui alors plongeait aux comptage de morts anonymes qui lui, persistait à ne point fléchir. Mais cette garce de bourse à repris de cramoisies couleurs, car on spéculait toujours plus sec en temps de catastrophe au point qu'en à peine un trimestre la bourse a gagné près de 30% et que les grandes fortunes se portent fort bien.

Il me convient de préciser quelques points à propos du confinement. Un individualisme bien musclé verra dans le confinement une privation de liberté. C'est tellement évident que je m'étonne encore que cela ait été tant clamé. Et,

bien assurément, devons-nous, en tant que citoyen autant soucieux de nos devoirs que de nos droits fondamentaux, veiller à ce que les mesures d'urgence sanitaire ne s'amplifient guère et surtout ne pérennisent point en intense système de flicage de la population. Mais le confinement fut aussi - et ce serait au fond un des rares, sinon le seul, sens possible de cette autorisation de sortie que nous nous délivrions à nous-mêmes, une façon de faire retour sur ce qui fait le sel de notre vie, notre solitude peuplée d'intime, notre vie sociale marquée aussi bien par le souci de soi que par le souci de l'autre. Le lyrisme ici ne peut être de mise. Je ne tiens pas à m'attarder sur les sottises que les amoureux du chagrin et les amants de la pénitence ont pu déblatérer à gros bouillons sur le retour d'une nature triomphale et vengeresse, nous donnant des leçons écologiques. Selon ces belles âmes, le Covid régnerait en nous punissant des excès commis. Il y a tout le gros sel du comique de répétition dans ce culte de Dame Nature, justicière de ce Monde. La Nature est aussi ce que l'on en fait, politiquement. Et tant que l'accès à l'eau potable sera une source d'enrichissement abject, ce culte de la Nature ne sera que le slogan commode braillé dans un monde désolant où l'on veut manger sain, mais souvent à la condition de penser court. Or, ce ne seront pas quelques aménagements potagers du capitalisme vert qui rendront inutiles les luttes politiques décisives pour que le patrimoine dit « naturel » ne soit pas pillé avec l'effet immédiat de faire crever de faim ou de soif, ou les deux, des millions d'humains. Face à cela, se réjouir de voir des canetons en goguette au Champ-de-Mars ou une loutre faire, et trempette, et risette en bord de Marne, me semble quelque peu dérisoire.^[SEP] Et puis, autant le dire tout brut : il y a confinement et confinement. Des journaux de confinement pullulèrent, niais comme du Christian Bobin relisant un catalogue Vilmorin au soir naissant. Mais où étaient-ils ceux qui, comme mes bons camarades d'Aurore ou du Samusocial International, se sont préoccupés de la survie mentale et physique des laissés-pour-compte, des exclus, des nomades de la détresse ? Les avons-nous croisés ? entendus ? Nous sommes-nous laissés enseigner par eux ? Des sujets sans domiciles, sans accueils sont devenus invisibles. De fait ils étaient parqués connaissant toutes les difficultés insondables pour trouver à manger et à boire, pour se soigner, caractéristique hélas de leur parcours de combattant dans l'inhospitalité de nos mondes dits sociaux.

J'en viens aux patients, ceux que l'on dit « ordinaires » ou même « psychoses ordinaires », alors que rien n'est plus extraordinaire dans notre monde rétréci que d'entreprendre une cure analytique.

Car ce qui reste important, même dans une existence érodée et cadrée par l'habitude de l'autocontrôle tant encouragée en ces temps de pandémie, ce qui reste important, c'est la surprise !

Oui, cette époque « covidienne » nous a infligés le rappel de notre précarité.

Une part en nous de réfléchi de vrai, d'humain de vrai, d'humain, ne se désole

pas de ce rappel. Le besoin d'autrui ne fut pas ravagé par le confinement et s'avéra plus fort que la peur d'autrui. Confinés, oui nous le fûmes, isolés nous ne pouvions ni nous ne saurions trop longuement le rester. Ah ! que ce terme de distanciation sociale sonne creux, résonne de cette couche phobique qui en un rien de temps se racornit, tranchante, dans le mépris ou la peur d'autrui.

Ce rappel de notre précarité sera-t-il tenu pour une expérience fugace, un mauvais moment ? J'en viens à espérer que non. Revenus à une vie normale ou tenue pour telle nous ne serons pas indemnes de ce surgissement dans nos consciences, dans nos rapports à autrui, dans notre lien à notre corps et à ses rythmes, de ce que cela ne va pas de soi d'être vivant. Les idéologies de la vie augmentée, les fantaisies d'immortalité dans les idéologies de post-humanité, reviendront-elles en fanfare ? Il est permis de ne plus s'accommoder d'une seconde phase d'engouement pour de telles stupidités bien peu importantes pour qui veut construire sa vie avec dignité et joie.

L'ordinaire de notre travail change vite et surprend. Le fil de la voix tendu au téléphone, voilà bien une drôle d'expérience pour nombre de thérapeutes inédite. Fatigante. Mais aussi les standardistes de n'importe quel centre d'appel étaient-elles sur les genoux à la fin de leurs premiers jours d'embauche aux temps héroïques d'avant les mails.

Fil tendu, le lien ne peut se rompre, mais les silences inquiètent, il faut au « psy » donner signe de vie, tout en évitant le piège de la conversation.

La parole des patients est plus capricante, ou encore va-t-elle droit au but, sans prévenir ; il y a des appels qui sont comme des confessions urgentes, les rituels de début et de fin des séances étant le plus réduits, la parole plonge dans la parole. Le silence au téléphone inquiète. La communication ne doit pas être rompue. Les angoisses de mort forment l'arrière-plan, présent, des difficultés à accepter le silence du psychanalyste au téléphone. Nous aussi, j'en ai parlé avec des collègues, avons du mal à rester silencieux. La relation qui se tisse avec le fil de la parole risque parfois de devenir une conversation, en urgence. Les temps s'y prêtent. Au risque que nous oublions une réserve, que nous nous rendons présents, trop présents.

Freud évoquait le téléphone, en 1912, dans ses « Conseils aux médecins... ». Lisons le : "En résumé, l'inconscient de l'analyste doit se comporter à l'égard de l'inconscient émergent du malade comme le récepteur téléphonique à l'égard du volet d'appel. De même que le récepteur retransforme en ondes sonores les vibrations téléphoniques qui émanent des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin parvient, à l'aide des dérivés de l'inconscient du malade qui parviennent jusqu'à lui, à reconstituer cet inconscient dont émanent les associations fournies." Ce bref passage évoque deux choses, la situation analytique et l'ambiance. Situation dans laquelle la résonance de ce qui est dit trouve dans et par l'écoute flottante son épaisseur d'équivoque polyphonique. Ambiance qui est celle d'une solitude accompagnée, non d'un abandon. De fait, durant toute cette période de confinement, j'éprouvais que les angoisses

d'abandon et de mort venaient entraver cette nécessité de la solitude accompagnée trop vite vécue comme un délaissement Non qu'il fallait délibérément se murer dans une attitude trop distante, comme si rien n'était. Nous disposions plutôt, dans la situation psychanalytique, de demandes de paroles tout à fait en prendre au sérieux, et à considérer en tant qu'expression d'une détresse singulière mais en laquelle se reflétait un climat social qui était celui d'être laissé sans répondant et sans protection. Parler, au risque d'obturer le manque et le vide subjectif, ce n'était pas engager un quelconque baratin, mais rassurer salutairement nos patients sur cela que le monde humain restait un monde où la parole était hébergée et vivante.

Beaucoup de ces échanges au téléphone permettent de parler de ses propres peurs (peur d'être contaminé, de contaminer, de ne pas assez rendre propre et ordonnée la maison, etc.). Parler de ce qui fait peur est aussi parler de ses irrationalités. Répondre à ces personnes en panique en se limitant à leur donner des bons conseils (gestes barrières, masques, gel, etc.) rassure, mais pendant très peu de temps. La personne apeurée et/ou affolée se trouve dans la position suivante, elle a déjà tout ce savoir préventif à sa disposition, elle applique les règles du jeu, elle sait bien tout cela mais quand même..... il reste une angoisse. Sans trop jouer sur les mots, je pense qu'un des effets des séances au téléphone est bien de faire passer le sujet de la peur à l'angoisse, c'est-à-dire de la panique à la formulation de quelques autres peurs, plus intimes, plus personnelles, plus enfantines parfois. A partir de quoi les demandes d'orientation ou de soin peuvent se préciser, on peut utiliser ses angoisses, les repérer, les calmer, les comprendre, on ne peut pas utiliser la panique. Voilà pourquoi je tiens pour important ce passage de la panique qui sidère à l'évocation raisonnée de quelques peurs qui peuvent se dépasser.

ACTE 4

Des gourous et des morts

Et ce point qui toujours revient d'une accentuation des errances, mais aussi des inventions subjectives en temps de Covid et de pandémie. La Covid, c'est du réel. On peut dessiner le virus, certes, mais il perturbe nos coordonnées imaginaires (quel corps est-il s'il est un corps ? est-il vivant ? Cet hôte indésirable s'incruste-t-il chez nous une fois que nous sommes au foyer rentrés ?) et symboliques. Alors, chacun y réagit avec la façon qu'il a eu de s'éprouver et de se savoir vivant, chacun y va de son symptôme. D'aucuns font le ménage, fabriquent du vide – c'est salutaire pour qui a peur d'être envahi par l'immonde. Du virus nul ne sait comment on parle, or, tous les jours, à grand renfort de bruits de tambour et de clairon, on fabrique le prophète, le gourou ou l'habile qui va sauver des vies, trouver la bonne potion d'antan capable de

remettre tout le monde sur pied. Les voix prophétiques plaisent, elles contiennent une promesse de levée en masse contre l'ordre établi, puis les châteaux de cartes se défont, se redressent et se tassent à nouveau, les soufflés du jour en un rien de temps s'affaissent.

Il n'est pas de science pure, dégagée d'enjeux idéologiques, politiques et financiers, et ce dans la recherche médicale, y compris. L'aurions nous oublié ? le réveil fut brutal qui révéla la demande que l'opinion fait à la science en dévoilant du même coup que la course au résultat devenait pour certains chercheurs une course à la gloire.

Le ballet des médecins occupe la scène. Le pouvoir semble obéir à l'impératif de se vouloir anxigène le moins possible. Cela a pu éviter d'affirmer les responsabilités impliquées dans la destruction des systèmes de santé et dans la pénurie de masque et de gel. En même temps, comme on le dit, le citoyen devait être hyper responsabilisé, avec mesures de police à la clef, plutôt juteuses pour l'Etat. Mais, enfin, voir un policier contrôler nos petites autorisation sans porter le moindre masque ne fait-il pas de lui un agent pathogène ayant dans sa journée rencontré une centaine de personnes sans la moindre protection et dans une distanciation sociale toute chétive et réduite en cas de débat ou d'opposition avec les dits « contrôlés inciviques ».

Les média comptent tout, les amendes distribuées, les recettes qu'elles rapportent, les cours de la bourse, ... Les médias à nouveau comptent les trépas avec ce que l'impassible a d'obsène.^[L]_[SEP] Seulement, elle insiste la vie de la parole, la vie de la vie humaine. Hé non ! un mort n'est pas un chiffre de plus ou de moins, c'est aussi une part de nous-mêmes qui nous est arrachée. Plus de deuil, plus de rituel de deuil, et c'est dans le grand gouffre du néant, comme le disait Bossuet, que cette part de nous s'abîme. Vertige, dérouté. Un regrettable esprit sanitaire a presque failli venir à bout de la condition rituelle de l'humain, *zoon* politique et être cérémonial tout autant ; les habitudes anthropologiques sont des *habitus*. Notre rapport à la mort et aux morts allait-il être balayé ?

L'anonymat du défunt attaque notre rapport à notre nom et à notre éros. Face à la mort, nous ne sommes pas concernés par la même réalité que l'est le discours strictement économique qui compte les unités en plus ou en moins. Peu de spectacles et de mises en scène ne me parurent autant lugubres que ces impitoyables bilans des décès que des chaînes vouées à la destruction de l'esprit critique nous serinaient de soir en soir.

Je terminerai en parlant aussi de ces personnes qui téléphonent au psy qu'ils n'avaient jamais rencontré auparavant, et dont ils ont eu le nom en surfant sur la toile, car c'est ainsi que la démarche nous est précisée. Qu'apprenons-nous alors d'inattendu et de capital ? Nous obtenons une photographie extrêmement précise des incidences subjectives que génèrent les casses du lien social, les exclusions, les désarrois psychiques majeurs.

Et appeler, ne serait-ce que quelques fois, est déjà une façon de franchissement, de « déconfinement » psychique, de sortie du retrait social et mental.

J'ajoute que, parmi ces appels, certains proviennent de sujets qui se sentaient plutôt protégés par le confinement, des sujets phobiques, mélancoliques, et qui vivent mal, contrairement à l'opinion publique, cette possibilité parfois ressentie comme une intimation d'aller « dehors ». Rien ne sert de les exhorter à reprendre la vie d'avant, à se réinsérer dans le cours ordinaire des évidences sociales, si l'on n'a pas entendu en quoi cette vie d'avant pouvait être difficile et à quel point le confinement fut un moment où, par l'invention de ses propres rituels – ou à tout le moins habitudes – le sujet a pu se sentir renforcé dans son être et rassuré dans et par ses conduites ainsi modifiées.

ACTE 5

Demain ?

Voilà pour quelques notations. [L] Aujourd'hui, c'est le déconfinement. La vie d'avant vraiment ? [SEP] Et si, très profondément nos rapports à autrui, à nos anciens, à nos rituels, avaient connu, eux aussi, quelques effets de mutations ? Du monde comme reflet d'un organisme à protéger au monde comme rêve d'un corps à l'éros retrouvé, il se fera des passages. J'ose espérer que cela ne se soldera pas par trop d'amnésie et que des forces de joie et de justice pourront contrer ce retour de l'égoïsme auto-entrepreneurial et béat qui est le vrai poison de la parole humaine.